Henri Lopes, né en 1937 à Kinshasa, a grandi à Brazzaville, puis est venu en France pour y faire ses études. Il a 23 ans quand Malraux, porte-parole du général de Gaulle, proclame l'indépendance de son pays. De retour au Congo, il fait une carrière d'homme politique, occupant plusieurs postes de ministre et notamment, de 1973 à 1976, celui de Premier ministre. Il est depuis 1998 ambassadeur du Congo en France. Cet écrivain du métissage qui, d'un ouvrage à l'autre, célèbre l'Afrique et le difficile, mais salutaire et fécond, mariage des cultures, est l'auteur de sept romans et d'un recueil de nouvelles (*Tribaliques*, Grand Prix de la littérature d'Afrique noire, 1972). Il a obtenu le Grand Prix de la francophonie de l'Académie française en 1993.

DU MÊME AUTEUR

Tribaliques
nouvelles
Grand prix de la littérature d'Afrique noire
Éditions Clé, Yaoundé, 1971
et Presse Pocket, 1983

La Nouvelle Romance
roman
Éditions Clé, Yaoundé, 1976

Sans Tam-Tam
roman
Éditions Clé, Yaoundé, 1977

Le Pleurer-rire
roman
Présence africaine, 1982

Sur l'autre rive
roman
Seuil, 1992

Le Lys et le Flamboyant
roman
Seuil, 1997

Dossier classé
roman
Seuil, 2002

Henri Lopes

LE CHERCHEUR D'AFRIQUES

ROMAN

Éditions du Seuil

TEXTE INTÉGRAL

ISBN 978-2-02-084960-9
(ISBN : 2-02-010926-3, 1re publication)

© Éditions du Seuil, janvier 1990

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ma mère Micheline,
à mon père Max,
à mon père Jean-Marie,
à la mémoire de ma grand-mère Joséphine Badza.

Nous sommes peu nombreux à l'écouter dans cette salle de cinéma de quartier, une poignée de fidèles en train de boire le vin d'une religion nouvelle.

Malgré mes difficultés à trouver la rue, je suis arrivé à temps.

Assis au dernier rang, dans la pénombre sous le balcon, je ne perds aucun mot. Le conférencier baigne dans un reflet de soleil blanc. C'est sa crinière rousse qui frappe d'abord. D'une voix bien timbrée, il s'exprime avec aisance. Il jette à peine un regard sur ses notes. Tel un joueur de cartes étalant sa réussite, il enlève et replace ses fiches sur la table.

Je savoure la structure de l'exposé.

Au premier rang, une femme en cardigan de laine, les yeux rivés sur ses lèvres, suit chaque mouvement de la pensée de l'orateur, anticipe d'un sourire bienveillant la moindre étincelle. Sa coiffure imite celle de Michèle Morgan. Son profil évoque un dessin de Cocteau. Un fil déroulé, tracé d'un seul mouvement, sans hésitation ni reprise, ainsi qu'une signature. À côté d'elle, une adolescente dont la queue de cheval remue dès qu'elle bouge la tête. Quand elle s'est retournée tout à l'heure, un flot de sang a envahi ma poitrine.

Détaché de son texte, l'homme aux cheveux rouges s'exprime comme on voudrait écrire. Sans hésitation ni

répétition, il évolue, trouvant la nuance exacte ou le mot juste, avec la facilité et l'élégance des classiques. Je reçois les phrases de son discours comme celles d'un morceau de musique envoûtant. Il faudra que je me procure l'ouvrage de Poliakov et l'étude de l'Unesco auxquels il s'est plusieurs fois référé.

Difficile de donner un âge au conférencier. La cinquantaine, sans doute. À mon avis, quelques années de plus que Joseph. La dame au cardigan de laine et lui ont dû former un beau couple.

C'est la première fois que je les vois. Hier, alors que je me rendais, le pas décidé, vers la rencontre cruciale, j'ai brusquement été saisi d'un trac stupide et je suis rentré à l'hôtel.

De temps en temps, la jeune fille à la queue de cheval se penche à l'oreille de la dame au cardigan.

À plusieurs reprises, le conférencier s'est levé pour se diriger vers un tableau où sont agrafées de larges feuilles sur lesquelles se profile un front de gratte-ciel surmonté de chiffres qu'il commente en s'aidant d'une baguette. Ses gestes et sa démarche me sont familiers et suscitent en moi un sentiment de malaise.

C'est par hasard, en feuilletant hier un journal local, que j'ai été informé de la conférence du docteur Leclerc.

C'est la fin de l'après-midi. Sous la véranda d'une case en ciment, une jeune fille, assise sur un tabouret, chante. Entre ses cuisses, une cuvette en émail, remplie de riz dans lequel ses doigts picorent. De temps à autre elle secoue le récipient, et des charançons remontent à la surface. On dirait des crottes de souris. Elle les saisit de deux doigts et les jette négligemment sur le sol, sans perdre le fil de sa chanson. Je n'en comprends pas les paroles. Pourtant, si elle s'arrêtait, je la prierais aussitôt de reprendre. À cause de la magie de la mélodie. Lente et triste, elle m'enchante comme la douceur des doigts de ma mère caressant mes cheveux. Le cou tendu, les yeux remplis de bonheur, Olouomo s'adresse à quelqu'un que je ne vois pas. Elle se plaint visiblement. Elle monte d'un ton, se rapproche du cri, puis redescend, souriante, les yeux malicieux et rassurants. Sa voix plane un moment et poursuit son mouvement jusqu'à la hauteur du murmure. Certaines phrases sont comme tissées de mots de protestation, d'autres de colère, quelquefois d'appels à la pitié, mais l'ensemble soulage sa souffrance. J'essaie de retenir chaque note, chaque mot de la langue mystérieuse.

Olouomo est une parente. Peut-être une cousine de ma mère qu'elle appelle *yaya*, grande sœur. Elle vient du village. C'est ma grand-mère qui l'a envoyée ici,

pour aider maman aux travaux du ménage et lui tenir compagnie.

La terre est rouge.

Sur le tronc d'un manguier, un margouillat fait des pompes, hoche la tête, refait des pompes et prestement grimpe dans les branches. Un jour, Olouomo a comparé la peau du margouillat à celle du Commandant. J'ai hurlé que ce n'était pas vrai. Mais cette grande bringue a insisté. J'ai alors ramassé tout ce qui traînait à portée de ma main pour la bombarder.

Je l'ai ratée et j'ai cassé un pot auquel le Commandant tenait. Quand il est rentré et qu'il s'est aperçu d'une anomalie dans l'ordonnancement des bibelots de la pièce, il a engueulé le boy. Il l'a traité de sale macaque, l'a giflé, puis lui a décoché un coup de pied dans les fesses, mais le boy l'a esquivé. Effrayé, j'ai dit la vérité.

C'est la première fessée dont je me souvienne.

En face de la maison s'étend un drap de passepalum dont les prisonniers sont venus prendre soin ce matin. Une allée de palmiers mène à la place du poste. Une autre au dispensaire, d'où des odeurs de pansements et de fioles sombres me soulèvent le cœur, chaque fois que nous passons dans les parages. La troisième allée conduit à la case de l'autre Commandant.

Hormis le cri étrange d'un oiseau dans la forêt voisine, l'espace est silencieux sur des kilomètres à la ronde et Olouomo n'a pas besoin de forcer la voix. Quand l'oiseau s'interrompt, son visage s'assombrit. C'est peut-être..., songe-t-elle, mais ne finit pas sa pensée pour ne pas provoquer le destin.

Encore assommé par la sieste, assis sur un fauteuil d'osier, je savoure la mélodie. Mon siège est la réplique en miniature de celui du Commandant. Quand je m'y installe, j'adopte le port de tête de papa. J'ai souvent entendu maman s'émerveiller de notre ressemblance.

Comme le Commandant, je ne souris pas et considère le monde alentour de toute la hauteur de ma petite taille.

Ma mère doit être en train de faire la sieste. Le Commandant exige toujours qu'elle dorme en même temps que lui. Il veille qu'il en soit de même pour moi. À cause du climat et de la bilieuse.

D'ailleurs maman a bien mérité son repos, aujourd'hui. Chaque jour, elle est la première debout. Avant le Commandant. Ce matin, elle a beaucoup pilé. Elle voulait me préparer du saca-saca à la sardine, mon plat préféré. Elle m'en a donné en cachette car le Commandant ne transige pas sur ce chapitre. Son fils ne doit pas manger *téké*.

Je pense à ma mère et me redresse, adoptant l'attitude qu'elle aime. Si elle était là, je feindrais d'ignorer son regard amusé. À voix basse, elle ferait remarquer à Olouomo ma ressemblance avec le Commandant.

Malgré son talent pédagogique et ses qualités d'orateur, je n'ai pas suivi le conférencier avec une égale attention. Sans doute la fatigue du voyage.

J'étais déjà venu une première fois à Nantes, quelques semaines auparavant. Vouragan m'avait accueilli à la gare. Indifférents aux regards provinciaux, poitrine contre poitrine, nous nous étions donné de grandes tapes dans le dos. Puis, comme deux marabouts qui se rencontrent, nous avions longuement échangé les paroles traditionnelles de politesse. Comment se portait-il ?... Et moi ?... Sa santé ?... Et la mienne ?...

De grands éclats de rire ponctuaient notre palabre. Nous laissions échapper, avec des cris de gamins, une gaieté mêlée d'émotion. Une lueur de scandale jaillissait un instant des regards surgelés des passants. Sans transition, nous passions du lingala au français, pour revenir au lingala, voire à un kikongo émaillé de français ou, quelquefois, à un kigangoulou rapiécé de lingala.

Je ne sais plus où en est le conférencier.

Des portraits d'acteurs célèbres sont accrochés aux cimaises des murs de la salle. Je pourrais mettre un nom sur chaque visage : Jean Marais, Danièle Delorme, Arletty, tous coiffés de frais. Je m'arrête plus longtemps sur le visage grêlé de Mouloudji. J'ai longtemps cru, à

cause de ses lèvres et de ses cheveux, qu'il s'agissait d'un métis de chez nous.

Dès mon arrivée en France, j'ai recherché César Leclerc.

J'ai passé plusieurs heures à la poste à consulter l'annuaire téléphonique. Mais comment choisir dans cinq colonnes de Leclerc ? Apparemment pas de César, mais plusieurs Leclerc C.

Trois Leclerc Suzanne. J'ai songé avec amusement à Ngantsiala et à Ngalaha. L'un et l'autre n'ont jamais réussi à prononcer César. Ils disent Suzanne. Mais il faut être habitué aux phonèmes gangoulous pour comprendre ce glissement.

Les Leclerc sont précédés d'une demi-colonne de Leclair et de Leclaire. Ajoutez-y les Leclerc quelque chose : Leclerc-Cochet, Leclerc de Hauteclocque, Leclerc du Sablon. Quant aux Leclercq, ils occupent au moins trois colonnes. Ils sont suivis par les Leclère, puis viennent les Leclerq.

Joseph avait raison. Pire qu'une aiguille dans une botte de foin. Mais allez donc l'expliquer à Ngalaha ! Je lui ai écrit qu'il y avait en France autant de Leclerc que d'arbres dans la forêt du Mayombe. Elle m'a fait répondre par Joseph que ce n'était pas une excuse pour ne pas retrouver le nôtre ; qu'il y avait aussi beaucoup d'Itoua, d'Elenga, de Malonga ou de Samba, suivant le lieu où l'on se trouvait au pays. Et pourtant il n'y avait pas besoin d'avoir son bacca quoi-quoi-là, pour retrouver le sien à Fort-Rousset, Boundji ou Kinkala ; que ma lettre prouvait bien (ce qu'elle soupçonnait fort) que, malgré mes diplômes-là, je restais un gamin qui, sans sa mère, était incapable de se retrouver dans un pays étranger ; que...

Elle me donnait confirmation : le Commandant Suzanne Leclerc habitait Bretagne.

Un léger brouillard montait du sol. Il avait plu durant mon sommeil. Des débris de branches et quelques mangues vertes gisaient à terre. Un tapis de pétales sang recouvrait le sol de l'allée des flamboyants. Je me souvenais du tonnerre après le déjeuner. « C'est seulement le Bon Dieu qui fait rouler des citernes d'essence », m'avait rassuré maman, dès qu'elle avait lu le désarroi dans mon regard. Olouomo m'avait serré dans ses bras, puis enroulé dans un pagne sur son dos. Malgré mon âge, elle me portait encore ainsi à cette époque-là. Selon Ngalaha, j'ai longtemps aimé cette position. En sécurité, je succombais aussitôt au sommeil. À cause aussi de la berceuse d'Olouomo. Un morceau différent de celui qu'elle fredonnait en émondant le riz.

Il m'arrive quelquefois de le reconstituer à la guitare. Un jour je l'apprendrai à mon fils.

Un enfant nu était passé devant la maison, poussant d'une baguette une jante de bicyclette. Il chantait un air dont les paroles semblaient lui faire vivre une autre vie. Sa poitrine s'en gonflait, et son corps frétillait pour mieux marquer la cadence de la mélodie. Je l'ai salué d'un geste de la main, et lui ai souri. Amusé, il s'est arrêté et m'a regardé avec curiosité. Olouomo a fait signe à l'enfant de continuer son chemin. Les indigènes ne devaient pas stationner devant la case du Comman-

dant. Pour le lui bien exprimer, elle a fait le même geste que pour chasser des mouches.

Le bout de chair qui pointait au sommet du ventre de l'enfant m'intriguait. J'ai soulevé mon tricot de corps et examiné attentivement mon petit bedon, comme disait papa quand il lui arrivait de jouer avec moi.

– Mama Olouomo, toi aussi tu as un nez ici ?

J'avais enfoncé mon index dans mon nombril.

La nounou a ri puis, brusquement sévère, s'en est prise à l'enfant à qui elle a ordonné de nouveau de s'en aller. Elle lui a même dit de « vider les lieux ».

J'ai essayé de relever la camisole d'Olouomo pour constater moi-même.

– Ohohoho ! se plaignit-elle en me repoussant.

Son nombril était-il aussi gros que celui de l'enfant ?

Je me suis avancé vers la marche de la véranda. Le petit garçon en bas m'encourageait de son sourire. Il aurait pu être un bon camarade.

– Ohohoho, mais regardez-moi l'enfant-là ! Tu veux te casser quelque chose ?

– Mama, mama !

Olouomo me bâillonnait de sa main.

– Mama, mama !

Je me débattais et frappais de mes menottes le visage d'Olouomo.

– Eh ! toi !

D'un réflexe rapide, elle me tapa sur les mains.

– Mama, mama, mama hé !

– Tais-toi, tu vas réveiller ta mère !

– Ayéhé ! Ayéhé !

Éblouie, les yeux rougis par sa sieste, pieds nus, le pagne noué sous les aisselles, ma mère déboucha sur la véranda.

– Elle m'a tahapé, elle m'a bahattu.

Amusé, l'enfant au cerceau observait la scène.

– Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'il a ?

Olouomo, contrariée, me surveillait du coin de l'œil et fit une grimace, comme si elle venait de flairer une puanteur dans l'air.

– Elle m'a bahattu !

Dans les bras de ma mère je montrai la coupable du doigt.

– L'enfant-là !

Olouomo se lança dans un débit rapide, à en perdre le souffle, à dire tout le mal que j'avais fait ; que... ; que... ; et puis que... ; ...

Elle termina par un bruit de bouche insultant.

– Tu vois, tu vois, elle m'a tchipé.

– L'enfant-là, vraiment !

Olouomo frappa de son index une joue invisible.

Ma mère soupira de soulagement et me serra dans ses bras.

Je cherchai l'enfant des yeux et le montrai du doigt. Ma mère ne comprenait pas.

– Il veut le cerceau, dit la nounou.

Ma mère tenta de m'expliquer que le jouet de l'enfant était sale et demanda à la jeune fille d'aller me chercher le mien. Olouomo revint avec un véhicule en bambou. Un poids lourd, comme il en passait une fois par semaine au poste. Les camions des frères Tréchot qui montaient vers le nord. Ils s'arrêtaient toujours au passage. À la montée, ils apportaient le courrier de Brazzaville et de Mpoto*. À la descente, le Commandant expédiait à Mpoto les sacs de café pour sa famille.

Le camion de bambou m'avait été offert par papa. Il l'avait acheté pour une pièce à un gamin presque aussi nu que celui qu'Olouomo s'évertuait à effacer de son paysage. Un enfant en guenilles à qui il avait jeté une pièce. Le Commandant possédait tant d'argent qu'il lui

* L'Europe.

arrivait de lancer des pièces dans la rue. Ça l'amusait de voir les indigènes se battre pour se les arracher.

Furieux, je repoussai le camion et manquai de le casser.

– Ehé ! regardez-moi ce petit monsieur.

– Je veux ça !

D'un doigt autoritaire, je désignai le cerceau et commençai à pousser un hurlement d'enfant gâté. Le gosse, sans se déplacer, d'un geste timide et généreux, m'offrait son jouet.

– Va-t'en ! lui répéta Olouomo, en frappant du talon par terre.

Il esquissa un mouvement de fuite, mais s'arrêta et me tendit à nouveau le cerceau.

– Eh, toi-là ! shtt.

La nounou fit un bruit de bouche qu'elle émettait habituellement pour chasser la volaille quand elle pénétrait dans le poulailler.

– Toi-là, tu ne comprends pas ? Attends un peu.

D'un index nerveux, elle menaça plusieurs fois le petit garçon.

– Attends un peu, je vais appeler le *mboulou-mboulou*.

L'enfant cracha une insulte à ma bonne.

Le docteur joue beaucoup de ses doigts. Il les a gardés peu de temps croisés au-dessous du menton. Il nous montre un problème au plafond et nous avertit de l'index. Il élève la main en forme de crabe pour mieux exprimer le poids d'un raisonnement, l'importance d'un concept qui risquerait de paraître trop abstrait. Les lunettes sont celles qui lui ont valu l'un des surnoms dont il fait état dans ses souvenirs. Ses yeux me troublent. Verts comme les miens. Ils étonnent toujours Kani qui se demande si je ne suis pas un extra-terrestre égaré chez les nègres.

Mon voisin, sans doute un retraité, ne suit plus le conférencier. Enveloppé dans son manteau et son écharpe, il s'est assoupi. Le bruit de sa respiration me gêne. J'ai failli le toucher de mon coude, puis me suis retenu en raison de son âge. Si la bouche du vieillard sent mauvais, répétait l'Oncle Ngantsiala, en tout cas pas les mots qui en sortent.

Dans sa conclusion, le conférencier rappelle un argument qu'il a utilisé plusieurs fois au cours de son exposé. Ses yeux se mettent à luire, tandis qu'il secoue l'index et gesticule comme un Africain en palabre. J'entends une phrase que j'ai lue dans *Les Temps modernes*.

Le feu sort de sa bouche, et le tison de sa parole enflamme les cerveaux et les cœurs. Maître de son

souffle, la voix de baryton se fait ample et termine sur un morceau de bravoure. La dame au cardigan de laine et quelques personnes dans la salle hochent la tête à plusieurs reprises. La main droite du conférencier présente l'esprit cartésien, la tradition humaniste et celle de gauche le romantisme anglo-saxon. J'ai du mal à réprimer un sourire. Il cite de mémoire un auteur dont je n'ai pu saisir le nom. D'après la consonance, un Allemand ou un Juif, je pense.

Le docteur Leclerc n'a pas trouvé la chute qu'il aurait souhaitée. À sa place, j'aurais cité Brecht. Il est tout de même chaleureusement ovationné. Longuement.

Le vieux monsieur qui, à côté de moi, s'était endormi se lève et applaudit, tel un gentilhomme à la fin d'un opéra, le regard planté dans celui du conférencier lequel, rougissant légèrement, range ses papiers avec soin, avant d'enlever le lourd bouchon de cristal de la carafe d'eau dont il n'a pas fait usage.

Le dessin de Cocteau et la fille à la queue de cheval lui sourient. Le docteur Leclerc leur répond par un autre sourire et un discret battement des paupières. Relevant le cou, il plonge à nouveau le regard dans le public, balaie le parterre et s'arrête sur moi. On dirait que son sourire s'est alors figé.

Lorsque, dans la gare, la locomotive se mit à souffler de plus en plus lentement, émettant d'épais cumulus blancs, lorsque les essieux frottant contre les rails poussèrent un hurlement aigu, mon cœur se serra. C'était la première fois que je venais à Nantes. Des voyageurs avaient bondi sur le quai avant même l'arrêt du train et se pressaient comme des habitués de métro qui parcourent mécaniquement un trajet familier et se hâtent d'arriver chez eux. D'autres se jetaient dans les bras de parents venus les accueillir et leur narraient le détail de leur aventure. Moi, je ne connaissais personne.

Mais mon sentiment d'angoisse fut de courte durée. Vouragan m'avait cueilli, juste au moment où j'allais emprunter le passage souterrain.

J'avais dû me faire violence pour honorer son invitation et voici qu'à peine les premiers mots échangés tout me paraissait simple. Il y avait longtemps que je n'avais plus parlé lingala. Il fallait, bien sûr, s'extraire d'un profond engourdissement, se délier la langue, se nettoyer le cerveau, mais, au fur et à mesure que les voyelles chantaient et que je retrouvais l'intonation originelle, les souvenirs de notre commune adolescence se réveillaient.

À l'aide d'une corde élastique à crochets, Vouragan avait fixé ma valise sur le porte-bagages d'un Vespa que nous avons enfourché. L'air était clair et plus doux que

celui que j'avais respiré le matin à Chartres. Les pavés étaient durs et, à chaque secousse, je resserrais mon étreinte autour de la taille de Vouragan. Dans un éclat de rire, il m'a traité de trouillard et, au lieu de ralentir, il a remis les gaz, frôlant les voitures et les tramways.

Au feu rouge, il a déclaré que ce temps était inhabituel. Sans doute pour m'honorer, a-t-il ajouté avec ivresse. Il a souhaité que cela durât pour la mi-carême.

Je n'ai pas compris pourquoi il avait fait cette référence au calendrier religieux. Mais peut-être ne l'avais-je pas bien saisi à cause du vacarme de son engin.

Tandis qu'il poussait le moteur du Vespa en se faufilant entre les véhicules, évitant les rails avec des battements d'aile d'avion, je découvrais des morceaux de la ville.

C'est le château fort qui m'a d'abord frappé. Depuis mon arrivée en France, je n'avais pas eu l'occasion d'en admirer un seul. Celui-là ressemblait au dessin à la plume du Petit Larousse que je feuilletais comme un magazine dans des moments d'oisiveté, à Brazzaville.

Les passants devaient trouver comique et pitoyable ce passager qui, brinquebalé sans ménagements, ceinturait son conducteur d'une main et retenait sa valise de l'autre.

Le château fort me faisait faire un saut en arrière dans le temps. Je me revoyais attentif au récit de l'instituteur qui nous décrivait le Moyen Âge tel qu'il faudrait le réciter au prochain cours. Il prenait les inflexions de voix du griot, et nous nous demandions s'il transmettait des souvenirs tirés de sa propre vie. Tandis que le Vespa poursuivait sa randonnée, évitant les rails des tramways, les murs épais, le donjon, le pont-levis et le fossé aperçus dans un éclair continuaient à m'enchanter.

Les immeubles étaient gris et recouverts par endroits d'une poussière noire qui s'était incrustée dans la pierre.

Dans une rue en pente que le Vespa s'est mis à grim-

per en poussant une longue plainte, Vouragan a lâché le guidon de son engin pour me demander de jeter un coup d'œil sur la droite.

– Les bombardements !...

Des immeubles éventrés et des amoncellements de gravats offraient un paysage de décombres semblable à ceux des photos de *L'Illustration* où j'avais suivi l'épopée de la division Leclerc.

– Les Américains...

Le reste de la phrase de Vouragan s'est perdue dans le vent qui nous avait croisés. Nous avons abordé un quartier de maisons individuelles où les rues étaient bordées d'arbres et les passants devenaient plus rares. Le silence et le calme qui y régnaient étaient encore plus tristes que ceux des quartiers du Plateau et de Kalina. Vouragan a quitté l'avenue que nous suivions depuis la place Graslin, a tourné deux fois à droite, puis sans doute une fois à gauche avant de s'arrêter devant une maison de briques sales et au toit d'ardoise. Par-dessus la muraille recouverte de mousse verdâtre, un arbre étendait des bras maigrelets.

– Fais comme moi, l'homme.

Vouragan avait posé les pieds sur deux patins de feutre et s'était mis à skier sur le parquet du couloir. J'avais peur que le poids de ma valise qu'il ne voulait pas lâcher ne le déséquilibrât et que ce fût la catastrophe. Une dame de petite taille, aux cheveux blancs et jaunes, le visage fripé, les joues couperosées et un châle sur les épaules, avait entrouvert la porte et répondu à mon salut avec méfiance. Vouragan avait fait un geste de présentation cérémonieux.

– Madame...

Suivait un nom que je n'avais pas compris. La victime de Raskolnikov devait avoir cet air ombrageux.

– Mon frère, avait-il ajouté, en faisant le même geste dans ma direction.

– Un autre ! avait-elle grommelé d'un ton sarcastique.

– Nous sommes une très grande famille, madame Chantreau.

C'est alors seulement que j'ai noté son nom.

– Je sais, je sais. La polygamie !

– Celui-là, c'est même-père-même-mère.

Plusieurs portes donnaient sur le couloir avec, sur certaines, une carte de visite fixée par une punaise. Tandis que la dame continuait à exprimer sa mauvaise humeur dans un débit de torrent, Vouragan m'introduisait dans ses appartements.

– Qu'est-ce que c'est que ce *dongolo miso* ?

– Oh ! pas bien méchante. Ma logeuse... Un peu curieuse, c'est tout. Elle ne comprend pas que tous les nègres qui défilent ici soient mes frères.

– Surtout qu'elle doit me prendre pour un Arabe !

– Tu sais, moins blanc qu'eux, c'est toujours nègre.

J'évaluais la chambre. Bien plus vaste que la mienne à Chartres.

– Tu te demandes où tu vas dormir ?

– Non, j'admire l'espace, l'ordre et le goût.

Il venait d'emménager depuis peu. Il avait pu se procurer « cette affaire » grâce à l'aide de sa marraine.

– C'est une personne assez difficile. Elle n'en pouvait plus de savoir son filleul dans une chambre de bonne. Elle pousse la bonté jusqu'à me payer une femme de chambre qui passe trois fois par semaine.

Et tandis que nous poursuivions nos plaisanteries, utilisant indifféremment le kigangoulou, le lingala, le kikongo et le français, il posa avec précaution un microsillon sur le plateau de son électrophone, et j'entendis les notes bleues du Modern Jazz Quartet. Une goutte d'eau dissipée qui joue à la marelle ou au dzango, sautillant d'une surface cristalline à une autre et qui s'échappe dès qu'on tente de la saisir.

J'ai retrouvé à Paris, dans les archives du ministère de la France d'Outre-Mer, le récit que le médecin militaire César Leclerc publia aux éditions Firmin-Didot, en 1933. Un ouvrage de deux cents pages, doré sur tranche, orné de cinq portraits, dont celui de l'auteur, et de trois cartes. Dans un dessin à la plume exécuté avec soin, l'auteur esquisse un sourire où se mêlent condescendance, malice et esprit. Le pince-nez, aujourd'hui totalement démodé, ne réussit pas à affaiblir l'énergie que dégage un visage taillé dans la pierre. La force du menton qu'une vallée divise en deux, la taille du cou, une abondante moustache en chevron et la coupe de cheveux rase, semblable à celle des jeunes conscrits, renforcent cette impression. Bien que le dessinateur se soit arrêté au buste, on imagine les paquets de muscles sur la poitrine et les bras.

Selon l'avant-propos, le médecin militaire César Leclerc aurait également publié deux études, l'une sur *La Trypanosomiase chez les Batékés du Moyen-Congo*, l'autre (en collaboration avec un certain Belcour) sur les *Mythes et Croyances des indigènes de la région de l'Alima*. Je n'ai pas pu les retrouver.

La lecture de Leclerc m'a troublé.

Ses comparaisons entre notre côte et ce qu'il a découvert sur son trajet depuis Dakar en passant par le Gabon

sont à l'avantage de notre pays. Il n'hésite pas à faire des rapprochements avec la France. Contrairement à la tendance de l'époque, notamment à celle alors en vogue dans le milieu colonial, il vante le climat et, pour évoquer la nature, pose sur le tableau des touches rousseauistes. Si ses formules sur la « doulce France » ou la « brise du large, chargée de molécules fraîches et salines » font sourire, le détail sur les « gorges rougeâtres du Quilou » est bien senti. Il s'agit, bien sûr, de celles de Diosso au nord de Pointe-Noire. Il convient aussi de faire la part de la rhétorique démodée qui accompagne la description du Mayombe. Mais n'avons-nous pas, nous-mêmes, notre anthologie de légendes et d'histoires fantastiques à propos de cette jungle ? César Leclerc se propose aussitôt après de restituer à la réalité sa véritable dimension :

> *« Eh bien ! j'y suis allé, dans ce Mayomba ! J'ai gravi les pentes assez raides de ses montagnes ; je me suis hardiment enfoncé dans ses sinuosités boisées ; j'ai traversé les nombreux cours d'eau qui le sillonnent et qui, je dois le dire, sont de la plus grande ressource ; pendant quatre nuits, j'ai dormi au milieu des bois, entouré des grands feux rouges de mes porteurs, entendant bien souvent le cri guttural du babouin velu ; et, chaque matin, je me suis réveillé avec la douce satisfaction de constater que je n'étais pas le moins du monde entamé. On n'y voit pas toujours le soleil au Mayomba, c'est vrai ; mais, comme compensation, on n'y souffre pas de la chaleur, la fatigue est bien moindre ; les torrents sont nombreux ; les cours d'eau rapides, rien de plus exact ; mais l'eau n'en est que meilleure, et l'on est sûr d'en avoir toujours sous la main. Il existe aussi, dans ces parages, une liane rougeâtre qu'il suffit de trancher aux deux extrémités pour obtenir un liquide rafraîchissant. En plaine, mes hommes se désaltéraient en suçant la tige de ce vulgaire roseau, connu dans le pays sous le nom de moukouesso. J'y ai goûté et, comme mes hommes, j'ai trouvé fort agréable sa saveur acidulée... »*

Le lendemain de mon arrivée, lors de mon premier séjour à Nantes, Vouragan avait une séance d'entraînement à laquelle il m'a convié.

Nous avions, dans nos années de potaches, joué ensemble dans l'Étoile du Congo. Mais il y avait trop longtemps que je n'avais pas touché un ballon et, surtout, il aurait fallu, pour l'accompagner, me lever tôt.

Le soir de mon arrivée, il m'avait emmené dîner au restaurant universitaire (il disait le RU) au haut du passage Pommeraye, puis nous avions été voir, au Katorza, un film de Cayatte dans lequel Mouloudji jouait le rôle d'un personnage émouvant. À la sortie, il m'avait entraîné au *Molière*, un café peuplé d'étudiants, puis dans un second, *Le Pot-au-lait*, rue de l'Arche-Sèche, où des étudiants africains évoluaient en habitués. Quand nous étions sortis, nous avions grimpé la rue Crébillon, puis tourné à gauche. Il voulait m'entraîner dans une boîte qui se trouve dans le haut de la rue Jean-Jacques. Il insistait en m'assurant que l'orchestre y jouait surtout du jazz, des cha-cha-cha et des morceaux afro-cubains, parce que la majeure partie de la clientèle était formée de nègres nantais.

Vouragan se proposait de téléphoner à quelques copines qui, selon lui, seraient ravies de nous servir de

cavalières. J'ai eu peur de trahir Kani. J'ai invoqué les fatigues du voyage pour me défiler.

Finalement, c'était aussi pour Vouragan la solution la plus saine. Il devait être d'attaque le lendemain sur la pelouse du stade.

Avant de sortir, il m'avait expliqué avec des recommandations de maniaque le fonctionnement de son tourne-disque.

Un Dual stéréo dont la bakélite n'avait pas encore perdu son odeur de jouet neuf. D'une audition parfaite ! Les notes du piano de Fats Waller me parvenaient distillées, sans aspérités, et la trompette d'Armstrong retentissait, éclatante, sous des voûtes spacieuses. Je me suis mis à danser devant la glace. Une-deux-trois, une-deux. Ouais, fallait me voir « boper », comme dit Vouragan. Une-deux-trois, une-deux. Au pas et à la mode de *La Huchette*. Si d'aventure les nègres nantais m'entraînaient à danser durant mon séjour, ils allaient voir !

Une-deux-trois, une-deux, s'il vous plaît !

Dans les tiroirs de la commode étaient empilées suffisamment de chemises pour orner une vitrine de magasin. Des blanches, des bleues, des rayées, style Cinquième Avenue au col soigneusement glacé. Mesquin, je comptais les paires de chaussures. Plus d'une par jour de la semaine : mocassins noirs, marron, vernis, richelieus à boucle, Weston à doubles ou triples semelles, toutes astiquées avec soin. La garde-robe était d'un chic égal. Une penderie de costumes, tous dans les tons bleus ou gris. Il suffisait de regarder à hauteur de la poche intérieure de chaque veste pour y voir la griffe de Blima ou celle de Guy Taylor, les deux grands tailleurs des nègres de France.

Étendu sur le dos, je contemplais en rêvassant la fumée de ma cigarette monter en volutes capricieuses. La voix qui chantait me proposait un voyage

en pays de crépuscule tiède. J'imaginais la mer et les coraux, une brise de fin de journée, apaisante comme celle qui souffle le soir sur les bords de ma Nkéni. Une voix de femme, à qui je prêtais les traits des jeunes mulâtresses aperçues à Brazzaville, du côté du pensionnat Javouhey, roucoulait en adoucissant les *r* et en arrondissant toutes les arêtes de la langue française.

Je me levai, une main sur le nombril, l'autre enserrant une cavalière imaginaire. Je fermais les yeux, les rouvrais en regardant le ciel, et poussais le soupir du délice. C'est ça la biguine, non ? Je sais qu'avec ce teint de bois, on me prendrait, dans ces îles, pour un fils du pays. Je frappais dans mes mains, lâchais ma cavalière et me mettais à déployer ma virtuosité des jours de grandes compétitions !

Voyez, voyez le nègre Congo, monsieur ! Craignez le bougre-là, craignez-le, même !

Aïe, lagué moin, lagué moin...

Coups de reins, coups de reins stylés, comme si quelque zombie avait pris soin de verser dans mon biberon les doses de punch requises !

Dé makoumés lévés en pyjama
Dé makoumés lévés en pyjama...

Qui avait fait découvrir ce disque au frère ? Une anthologie du cœur ! Chansons aimées de l'enfance, entendues, à Brazza, aux temps où nous nous mêlions aux *nguembos*, sur les manguiers penchés en parasol au-dessus des dancings à ciel ouvert. Chansons qui nous sont des ritournelles familières, au même titre que celles de Tata Paul et d'Antoine Moudanda. D'autres que je ne connaissais pas et qui correspondent à mes fibres. Il y a dans la musique de ces terres un rythme, et une manière de dire l'amour-piment, de

se moquer d'autrui, de pleurer et de crier la joie, où je me trouve en pays de connaissance. Pas besoin d'interprète. Fermez les yeux, seulement. Sentez le coup de hanche.

Olouomo, sur la véranda, chantait en pilant. Elle ne m'avait pas vu me glisser dans la pièce arrière. Je lorgnais le régime de fruits mûrs accroché à la poutre. Des petites bananes, de la taille d'un pouce. Les plus sucrées. Un jour je m'en suis tellement régalé que j'ai souffert de coliques.

Mais comment les atteindre là-haut ?

La veille, en attachant le régime, ma mère m'avait dit en me menaçant du doigt :

– Eh toi, petit monsieur-là, n'oublie surtout pas d'aller en voler.

À côté des fruits, la fontaine à filtrer l'eau. Un cylindre blanc avec à la base un robinet minuscule. Quand on le dévissait, je disais que l'appareil faisait pipi. La première fois que le Commandant avait entendu cette réflexion, il avait éclaté de rire et m'avait pris dans ses bras avec fierté.

Comme un chat à l'affût, j'étudiais l'itinéraire. En escaladant la chaise, je pourrais grimper sur le meuble et, en m'appuyant contre le filtre, arracher une banane parmi les plus mûres. Juste une. Personne ne s'en apercevrait.

Je ne sais plus la suite.

Mais on a tant de fois commenté l'événement que je peux reconstituer la scène.

J'ai dû glisser, et toute la famille est accourue en même temps, répondant à mes cris. Olouomo fut la première à me porter secours. Ma mère m'a pris dans ses bras et a appelé à l'aide. On lui avait tué son fils. On le lui avait tué, hé ! On eût dit une chanson rituelle au rythme des sanglots. Le Commandant est intervenu sans un mot : il m'a arraché des bras de ma mère et a élevé la voix. Ngalaha a hurlé de plus belle. Gronder un enfant ! Gronder un enfant qui s'est fait mal !...

Le Commandant lui a jeté un regard noir et m'a emporté en direction du dispensaire.

Les odeurs de médicaments sont insupportables. Surtout celles-ci. On eût dit les médicaments de la douleur et de la mort. J'en hurlais plus fort encore.

Quand j'ai repris conscience, j'apercevais au travers de ma moustiquaire les ombres chinoises des grandes personnes qui murmuraient autour de moi. Elles parlaient de points de *soudure*. On avait dû me *souder* la peau.

Aujourd'hui encore, j'en porte la cicatrice sur l'épaule gauche.